

I

A

EXPOSITION

HANS SCHABUS

NICHTS GEHT MEHR

25 FÉVRIER - 24 AVRIL 2011

INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN
Villeurbanne/Rhône-Alpes

C

L'Institut d'art contemporain invite Hans Schabus à réaliser sa première exposition d'envergure en France.

Né en 1970 à Watschig en Autriche, Hans Schabus vit et travaille à Vienne.

Des expositions personnelles ont été présentées en 2003 à la Sécession de Vienne (*Astronaut*) ; en 2007, à SITE, Santa Fe, Nouveau Mexique (*Deserted Conquest*).

Hans Schabus s'est particulièrement fait remarquer par la réalisation d'une structure monumentale en bois qui englobait le Pavillon autrichien lors de la Biennale de Venise en 2005. En 2008, pour l'exposition *Fabricateurs d'espaces*, il conçoit *Demolirerpolka*, une palissade en bois qui masque entièrement la façade de l'IAC.

L'exposition à l'Institut réunit des œuvres de l'artiste tant existantes que nouvelles, composées d'installations, de vidéos, de sculptures et de collages.

Par des actes radicaux – creuser, reboucher, ceinturer, découper – Hans Schabus déstructure et restructure l'espace, modifie nos repères et nos déplacements.

Ses œuvres se réfèrent le plus souvent à son environnement proche et aux matériaux qui le composent.

L'atelier de l'artiste apparaît comme la matrice de son travail, là où se spatialisent sa vie et sa pensée, le premier lieu où se matérialise la relation de l'espace mental à l'espace physique.

Intitulée *Nichts geht mehr* (« Rien ne va plus ») par l'artiste, l'exposition réalisée à l'Institut met le lieu en tension. Outre qu'il renvoie au suspense et à l'intensité fébrile des salles de jeu, ce titre résume la pression exercée par la chaîne métallique sur l'espace lui-même et ses constituants.

Hans Schabus interroge les données spatiales existantes et crée de nouveaux espaces, qui mettent à mal le *white cube* ou l'espace neutre d'exposition. Mais à la différence des générations précédentes, l'artiste travaille surtout avec le lieu où il se trouve, il interroge l'espace en tant que tel et non pas le musée.

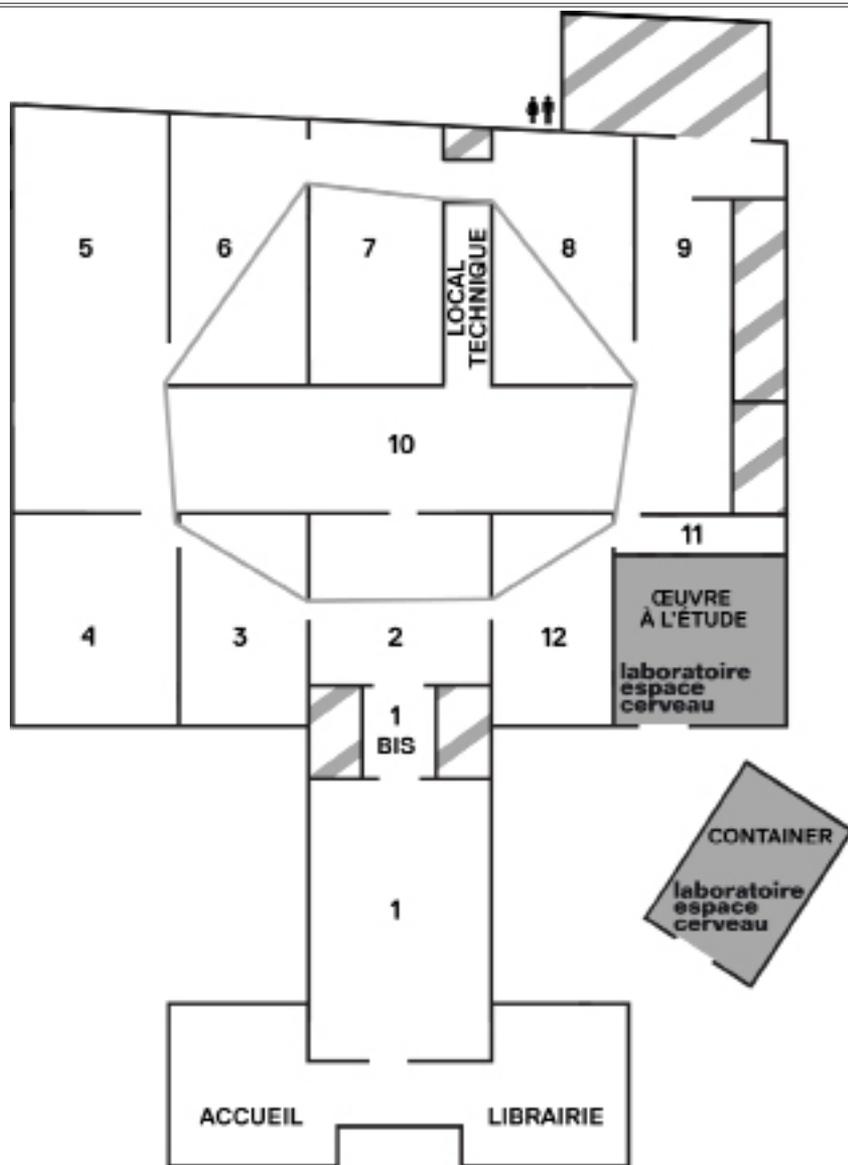
Les sculptures, volumes architecturaux, objets, vidéos et photographies présentés traduisent une expérience à la fois physique et mentale de l'espace par l'artiste, qui entend briser tous types de frontières et contrarier l'autorité de l'architecture.

Ainsi, cette pensée spatiale, que les œuvres matérialisent, forge de nouveaux parcours, de nouveaux cheminements – visibles notamment à travers les espaces symboliques des escaliers, tunnels, couloirs...– dont les traces sont toujours méthodiquement agencées et restituées par l'artiste, dans un aller-retour permanent à leur lieu-source, l'atelier.

L'œuvre de Hans Schabus, présentée ici dans sa diversité formelle et dans toutes ses aspirations, met en jeu et en scène les notions de seuil et de passage. L'artiste part d'objets, de faits et de lieux concrets pour aller vers une dimension lyrique et imaginaire.

En récupérant et détournant les restes, en transformant les circulations, Hans Schabus poursuit son chemin et transcende les expériences.

Salles d'exposition



- 1 VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE
- 1 bis SANS TITRE
- 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 METERRISS
- 3 ECHO
- 4 WELT
- 5 KLUB EUROPA
- 6 HELP

- 7 ATELIER
- 8 HAAANS
- 9 REPUBLIQUE
- 10 DER LETZTER DRECK
- LOCAL TECHNIQUE PHOTOGRAPHIES
- 11 BETON
- 12 CARTES
- LIBRAIRIE VOGELTRÄNKE

salle 1

Voyage autour de ma chambre, 2010

Le titre de l'œuvre fait référence à un texte de Xavier de Maistre de 1794 dans lequel l'auteur, militaire mis à pied, raconte son séjour forcé de quarante-deux jours dans sa chambre. Il crée ainsi un anti-récit de voyage.

D'emblée invité dans un environnement intérieur - celui d'une caravane - le visiteur commence son parcours en sortant de cette installation - paradoxe qui le projette d'entrée de jeu dans l'espace mental de l'artiste.

Pour Hans Schabus, l'espace vide permet de détruire, d'étudier et d'édifier à nouveau afin de relier des espaces, de créer une nouvelle circulation physique et mentale du spectateur. Dans cette perspective, l'artiste installe ici les éléments d'une caravane, découpés puis réagencés, sens dessus dessous, afin de créer d'autres murs « pour bloquer le mouvement, pour empaqueter le mouvement, puis l'ouvrir à nouveau ».

Comme lors de la construction de la palissade en bois (*Demolirerpolka*) devant la façade de l'Institut d'art contemporain en 2008, le mur, le sol et le plafond de la caravane assemblés permettent l'émergence d'une frontière, d'un seuil entre l'intérieur et l'extérieur de l'exposition, comme un « royaume de la transition (...) ni ici, ni là bas, mais quelque part entre ».

L'installation annonce, d'une certaine façon, ce qui attend le spectateur au cours de sa déambulation au sein de l'exposition : invité à s'interroger sur l'espace qui l'entoure, à conquérir cet environnement par une appropriation à la fois physique et mentale, son corps

sera parfois contraint par des obstacles, lorsqu'il ne sera pas témoin d'une mise en tension de l'espace lui-même.

La caravane constitue un pendant européen du *mobile home*, forme architecturale très répandue aux Etats-Unis, qui a été employé par Hans Schabus lors de l'exposition *Deserted Conquest* à SITE de Santa Fe en 2007. S'inscrivant dans la tradition des caravanes de pionniers, de la conquête de l'Ouest, d'une imagerie du western et du voyage, cette architecture mobile légère et de forme simple (dont les principes sont aussi à rapprocher selon l'artiste des théories modernistes européennes), lui inspire des réflexions autour du rapport de l'architecture au paysage, de l'habitat nomade aux zones hostiles pour la vie humaine.

Astronaut, 2003

Astronaut convoque par son titre la conquête spatiale. Il s'agit d'une veste recouverte de poussière, accrochée à l'un des rails métalliques portant une paroi en placoplatre. Ce vêtement est présenté comme une relique du travail de sculpteur ou d'architecte réalisé dans l'espace d'exposition.

Si le cheminement du spectateur est au centre des préoccupations d'Hans Schabus, ses œuvres sont aussi à mettre en relation avec son environnement artistique personnel. Sa posture d'« artiste-explorateur » le conduit à présenter souvent dans l'espace d'exposition des traces de ses propres déambulations et recherches qui prennent forme, la plupart du temps, au sein de son atelier. Il nomme ce dernier « le royaume de l'expérience », support récurrent dans son œuvre de multiples narrations.

Sans titre, 1977-2009

La lettre qu'il présente ici est une forme de relique de l'enfance, comme la collection de timbres (salle 5). Il s'agit d'une lettre qu'il avait écrite à ses parents à l'âge de sept ans alors qu'il était hospitalisé. La missive serait probablement une supplique pour sortir de l'hôpital et retrouver sa maison. Mais l'artiste aime l'idée qu'elle ne soit pas forcément compréhensible. L'ayant évidemment écrite dans sa langue maternelle, il ne l'a d'ailleurs jamais présentée dans un pays germanique (la dernière exposition était en Italie). L'écart de la langue est donc important pour Hans Schabus, dans l'idée d'un sens qui trébuche, ou d'une information qui ne se livre que partiellement.

Accrochée au mur d'un espace aveugle et protégée par un simple sous-verre, la lettre est à la fois sacralisée et mise en valeur plus à titre de document domestique (type photo souvenir) que d'objet d'art. Sur une feuille blanche qui semble avoir été pliée et repliée comme peuvent le faire les enfants (le message d'une bouteille à la mer en quelque sorte), une écriture enfantine, large et ronde, à l'encre bleue, est encadrée par la signature de « Hans » et par un « bonhomme » qui a toutes les caractéristiques du dessin d'enfant : une tête énorme où prédomine une grande bouche (qui dit l'urgence du message ?), un corps moindre, et des membres minuscules, les jambes étant quasi inexistantes (peut-être symboliques de la situation d'immobilisme, voire d'incarcération, vécue par l'enfant...).

Présente de manière indicielle dans l'exposition de l'artiste, la lettre d'enfance introduit du biographique, elle tend un fil qui remonte le temps et qui désigne l'un des chemins parcourus, celui qui s'efface sans pour autant disparaître.

IAC, 2011

Petite plaque de métal noir où figure, pour simple indication, « 5972 kilo air », *IAC* est un projet intimement lié à son lieu de présentation. Portant pour titre l'acronyme désignant l'Institut d'art contemporain, l'œuvre signale le poids de l'air présent entre les murs de l'espace d'exposition. Calculé à partir du volume des salles, ce poids atteste d'un élément physique imperceptible, et sans doute plus abstrait que n'importe quelle autre donnée portant sur l'espace.

Écho formel aux plaques techniques qui, dans l'industrie, sont attachées aux machines, *IAC* se veut la traduction froide, austère, du vide transformé en une indication physique. Proche d'une esthétique qu'on pourrait qualifier de conceptuelle, l'œuvre assume de la même manière une dimension tautologique : il s'agit de signaler, avec une précision mathématique, ce qui est présent dans l'espace d'exposition, quand bien même cela ne serait pas directement appréhendable.

IAC se présente comme une note d'intention ponctuant le parcours du visiteur à la sortie de la caravane, par laquelle Hans Schabus envisage l'espace dans sa globalité à travers une petite chose.

salle 1 bis

Sans titre, 2009

Posé directement au mur à hauteur du regard, un mot en aluminium – « mistral » – s'appuie sur deux balais, presque identiques, principalement distincts par la couleur de leurs brosses. La typographie, homonyme du mot qui est indiqué, est légèrement penchée vers la droite, comme s'il s'agissait d'une écriture manuscrite.

Alliance du fond et de la forme, l'idée de mouvement accordée au mistral – ce vent de nord-ouest balayant le bassin méditerranéen – est ici corroborée par l'aspect même de l'œuvre. La juxtaposition de balais, qui proviennent de l'ancien et du nouvel atelier d'Hans Schabus, suggère également ce mouvement, cette force créée par l'air entraînant un déplacement de matière.

Proche d'un type d'écriture utilisé dans l'espace public, d'une enseigne commerciale déplacée dans un lieu d'exposition, cette réalisation sans titre aborde d'une autre manière des questions de circulation, très présentes dans la production de l'artiste. C'est aussi une façon supplémentaire d'envisager l'autorité de l'architecture, ou la présence du cadre urbain, en évoquant le déploiement d'une force naturelle libre d'échapper à ce contrôle.

salles 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

Meterriss, 2011 [Trait de niveau]

Lorsque Hans Schabus installe la palissade *Demolirerpolka* devant la façade de l'Institut, pour l'exposition *Fabricateurs d'espaces* en 2008, il détermine, pour le visiteur, une nouvelle forme d'appréhension de l'espace : créer un seuil, induire une autre circulation, établir une situation transgressive.

Dans une relation similaire au lieu, la chaîne de *Meterriss*, œuvre produite pour l'exposition, interroge l'espace de façon physique et mentale. Enserré, broyé, ceinturé, cassé, effrité, l'espace oriente le visiteur vers un rapport inédit entre un objet et son environnement.

Longue d'environ soixante-quinze mètres, la mise en tension progressive de la chaîne a vu les parois de placoplatre, ainsi que les structures de bois et d'aluminium les soutenant, être peu à peu pliées, tranchées, voire s'effondrer. Filant autour de la partie centrale de l'espace d'exposition, à 1 mètre du sol, la chaîne impose sa trajectoire aux constructions déterminant habituellement le cadre de présentation des œuvres, révélant par là même la structure jusqu'alors invisible du bâtiment.

Projet spécifiquement réalisé pour l'Institut d'art contemporain, *Meterriss* soumet l'espace à une étreinte destructrice qui tient le visiteur à distance de l'ancre de l'édifice.

salle 3

Echo, 2009

L'écran noir laisse la place à un long plan fixe sur un paysage naturel : l'orée d'une forêt, au bord d'un étang. Une atmosphère hivernale, humide, un calme absolu, seulement habités par quelques chants d'oiseaux. A mi-parcours du film, un bruit différent se fait entendre, qui se révèle rapidement comme une course sur les branches mortes. Hans Schabus tombe une première fois, se relève, dans un bruit sec de branches cassées.

La vidéo change alors de temporalité : l'image passe au ralenti à partir de la deuxième chute, dans l'eau, du personnage. Celui-ci se relève tant bien que mal et se remet à courir, sortant rapidement du champ de l'image après un gros plan sur ses jambes parmi les feuilles mortes. La dernière minute de cette vidéo très courte se concentre sur la nature sauvage (roseaux...) filmée en gros plan, puis l'écran noir ponctué de chants d'oiseaux.

La vidéo est projetée sur une toile de lin fixée sur un châssis en bois. A cette matérialité très picturale répond l'esthétique de l'artiste mis en scène : en costume gris, aventurier improbable dans une nature sauvage, devenu boueux, presque animal, rattrapé par la matière.

L'artiste livre un concentré métaphorique de la condition humaine : encadré par une nature immuable et verticale, l'artiste déroule sa quête horizontale et trébuchante, tel Sisyphus qui accomplit inlassablement sa tâche.

salle 4

Welt, 2008 [Monde]

Übrig geblieben (Welt), 2008 [Ce qui reste (Monde)]

Leer (Welt), 2008 [Vide (Monde)]

Hans Schabus présente une œuvre très importante pour lui, dans sa portée biographique et symbolique, et dont le titre générique, « Monde », donne l'ampleur.

Composée de trois parties, qui sont ici montrées ensemble pour la première fois, l'œuvre découle de la collection de timbres que l'artiste a réalisée jusqu'à l'âge de quinze ans, et accomplit le tour de force de décliner, en quelques éléments complémentaires, tous les ressorts et toutes les problématiques d'une collection, particulièrement une collection de timbres : l'aller-retour entre l'infiniment petit et l'infiniment grand ; la question du choix, du dénombrement et du classement ; le rapport dialectique entre contenant et contenu, entre mise en ordre et infini, entre processus et finitude.

Welt est un collage monumental de 123 pièces qui assemble sur des pages d'albums quantité de timbres, de manière à créer un vaste dégradé de couleurs, depuis les coloris chauds jusqu'aux tons froids. Hans Schabus a abandonné le système traditionnel de classement philatélique – par nation et par année – pour un système chromatique qui mélange de manière aléatoire les sujets et leur gravité dans l'ordre de l'histoire : hommes politiques, fleurs, animaux, anniversaires, etc.

De plus près, cette composition accroche le regard par ses motifs anecdotiques aussi bien que par son iconographie liée à une conscience collective.

Übrig geblieben (Welt) présente un «tableau» encadré de timbres en double, que l'artiste a collés à l'envers. Alignés en minuscules papiers blancs, ces «restes» (de la collection) matérialisent un effacement, un renoncement, ou encore les non-dits (non-vus) de la collection, ce que l'on ne peut ni présenter ni jeter. C'est en quelque sorte l'envers du monde, la part cachée de la vie, celle de l'irrésolution, de l'impossibilité ou du secret.

Leer (Welt) empile huit albums de la collection de timbres de Hans Schabus, utilisés par l'artiste avant de réaliser les œuvres. La sculpture ainsi produite, simple et discrète, condense les ressorts de la collection : compilation et classement, accumulation et miniaturisation, limitation arbitraire d'un potentiel infini.

salle 5

Klub Europa, 2010

Deux imposants monstres préhistoriques en résine encombrant l'espace de cette salle, de telle manière que l'on se demande bien comment ils ont pu arriver là. Un stégosaure, identifiable grâce à ses plaques dorsales caractéristiques, bouche le passage d'un mammouth, allongé sur le flanc. Dans un coin sont présentés des fragments (pattes et ailerons) non réassemblés aux animaux.

Achetés par Hans Schabus au propriétaire d'un parc d'attraction berlinois où ils étaient exposés, les deux animaux sont restés pendant plusieurs années sans entretien après la fermeture du site. Aujourd'hui encore, les marques de cet abandon sont visibles. La tête du dinosaure, soigneusement découpée – comme les pattes du mammouth – a disparu, certaines plaques sur son dos lui ont été enlevées, et sur la résine, ayant perdu sa couleur d'origine, des petites parcelles de mousse végétale encadrent de profondes craquelures. Des éléments partiellement arrachés, comme les défenses ou la trompe du mammouth, voire d'autres dégradations comme les tags apposés sur l'épaule du dinosaure, attestent d'une occupation clandestine du parc après sa fermeture.

Au delà de la monumentalité des éléments de son installation, *Klub Europa* permet à Hans Schabus d'aborder indirectement des problématiques liées à la mondialisation et à l'impérialisme culturel.

salle 6

Help, 2006

Des néons fixés à un quadrillage de barres métalliques suspendu au plafond par de fines chaînes inscrivent le mot « HELP » (à l'aide) dans l'espace d'exposition.

Comme en apesanteur, l'expression, pour être lue, nécessite que le public porte son regard vers le haut. Cette sollicitation du visiteur l'incite, une fois de plus, à remettre en question son point de vue sur l'espace d'exposition et sa posture de spectateur pour s'impliquer davantage dans une appropriation personnelle des œuvres et de leur environnement.

Employée couramment en anglais pour exprimer un besoin urgent d'assistance, une prière, l'expression « HELP » est la plupart du temps criée. La verticalité imposée au corps du visiteur interroge notre rapport à la transcendance, à ce qui s'élève au-dessus de nous et qui reste inatteignable.

Présentée une première fois en 2003 lors de l'exposition *Astronaut (komme gleich)* à la Sécession de Vienne, *Help* renvoie donc aussi à l'espace spatial et cosmique, à la conquête vaine d'un au-delà aussi attirant qu'inquiétant. Cependant, « dans l'espace, personne ne vous entend crier ». (*Alien*, 1979, Ridley Scott).

Dumme Leiter, 2007 [Echelle stupide]

Une échelle cassée, désaxée, est présentée par l'artiste dans l'exposition. L'outil est qualifié de « stupide » car il n'est plus en mesure de remplir sa fonction première, celle de permettre d'atteindre un niveau physiquement supérieur.

D'abord présentées en banlieue parisienne, puis déplacées ensuite sur différents sites en Europe, ces représentations préhistoriques sont tombées une première fois en désuétude peu après l'ouverture du parc Disneyland, en 1992. Elles sont montrées pour la première fois en intérieur par l'artiste.

Le parc préhistorique profita ensuite de l'engouement lié au film de Steven Spielberg *Jurassic Park* pour s'implanter dans l'ancienne partie est de Berlin. Succès fugace, puisque le parc fera une seconde fois faillite.

En choisissant ces créatures pour envisager des questions à finalité politique, Hans Schabus établit un lien symbolique entre l'extinction de la faune préhistorique et la disparition des parcs d'attractions au profit d'une forme de divertissement virant à une uniformisation mondiale.

L'échelle s'inscrit, tout comme *Gegen die Wand* (salle 10), dans la tradition du *ready-made*. Cet objet du quotidien ainsi déplacé et mis en scène interroge une nouvelle fois notre rapport à l'espace d'exposition en tant que spectateur. Si la vocation de l'échelle est de constituer un chemin entre un point A et un point B, elle évoque aussi l'idée d'élévation, de hauteur et d'ascension. Son usage change, d'une certaine façon, notre point de vue sur l'espace qui nous entoure.

De manière universelle, dans la spiritualité et la psychologie, l'échelle est aussi le symbole de l'ascension de l'âme, l'allégorie d'une transcendance atteinte par le franchissement d'obstacles successifs. S'inspirant de la tradition iconographique byzantine de l'« Echelle Céleste » de Jean Climaque, Constantin Brancusi crée ses *Colonnes sans fin* dans la perspective de « pénétrer le royaume des cieux ». Cette série de sculptures a inspiré à Hans Schabus un ensemble d'itinéraires cartographiés présentés dans l'exposition (salle 12), et pourrait aussi apparaître comme l'une des références de cette « échelle de Jacob ».

salle 7

Atelier, 2010

Fondamentale pour Hans Schabus, la question de l'atelier traverse toute son œuvre. Lieu matriciel, l'atelier matérialise la relation incessante de l'espace mental à l'espace physique.

Par ailleurs intéressé par l'« espace vide » comme matériau sculptural, Hans Schabus conjugue ici ces deux préoccupations en transformant l'espace de l'atelier et de son environnement en plateau de tournage et en en dégageant un fort potentiel de fiction.

Le film commence par une succession de plans larges, en extérieur, où la caméra semble procéder à un repérage progressif pour partir à la conquête d'un lieu : l'atelier de l'artiste, en arrière-cour.

L'artiste nous fait expérimenter les abords de son atelier par un mouvement dynamique du corps-caméra qui semble épouser tous les volumes architecturaux (rues, bâtiments, toits, parois, passages, ouvertures...) et approche l'espace tant dans sa dimension psychologique que physique.

Le spectateur se retrouve en position de guetteur, qui surplombe, frôle, observe, tourne autour ou fait intrusion. Cette impression est accentuée par la bande sonore qui accompagne l'image et qui immerge dans une ambiance cinématographique. L'enregistrement d'un western est en effet rapidement identifiable : cavalcades, chants mexicains, fanfare de village, fragments de dialogues...

Le montage des plans s'accélère, faisant alterner vues intérieures et extérieures.

salle 8

HAAANS, 2009

Hans Schabus a réalisé son autoportrait en assemblant différents fragments de son visage, issus de portraits parus dans des journaux. Avec quatre autres artistes, il a répondu en 2008 à une commande de Tanzquartier à Vienne en réalisant des inserts de publicités de différents formats dans des revues et des journaux, ici empaquetés.

Ainsi, des feuilles de posters, planes ou bien marquées par les plis des tabloïds, composent les grands pans du visage de l'artiste, tout en préservant son intégrité d'ensemble.

Frontal, de grand format, le portrait rappelle la photographie objective allemande par son attention documentaire au détail (poils de barbe, pores, grain de peau...) et par son inexpressivité relative, tout au moins la concentration du regard et le sérieux de la pose.

Sans le déconstruire, les différentes strates suggérées par les collages et raccords de l'autoportrait, associées à son caractère hiératique, génèrent un portrait avant tout symbolique, qui n'est pas sans se teinter d'une dimension d'icône.

Le titre peut s'entendre comme le prénom de l'artiste étendu à un cri et accentue la gravité de l'autoportrait, sa tentation naturellement introspective.

Les images se succèdent au rythme trépidant de la bande son du film, selon la progression dramatique propre au western. L'entrée véritable dans l'atelier s'apparente sinon à une effraction, tout au moins à une incursion dans un espace chargé d'intensité, puisqu'elle s'accomplit aux sons de dénouement du western, au plus fort de l'action : cris et fusillades, au moment où, dans la mythologie du Far West, tout est massacré, dévasté. En contraste avec la violence sonore, se succèdent des vues de l'atelier, plus proches d'un studio de chercheur que de l'antre d'un sculpteur traditionnel : étagères, chaises, bureau, portes, fenêtres, mur vide, escalier...

L'atelier de l'artiste, protagoniste principal du film, se prête ici à un scénario énigmatique, entre rêverie fantasque et mise en scène du vide – le vide comme absence à habiter et comme passage à franchir.

**Up Side Down (on knees and nose),
2008 [Sens dessus dessous (sur genoux
et nez)]**

Hans Schabus « recycle » de nouveau le *mobile home* qu'il avait présenté lors de l'exposition *Deserted Conquest* au SITE de Santa Fe en 2007, en extrayant ici la porte de cet habitat nomade et en la soumettant à son traitement de sculpteur. L'artiste a découpé la porte en bois puis a réassemblé les éléments, en respectant des proportions identiques à celles du *mobile home*, et en gardant les éléments qui indiquent la valeur d'usage de l'objet : gonds, serrure, œilleton, poignée.

La porte mise « sens dessus dessous » par le geste sculptural répond à la caravane découpée, *Voyage autour de ma chambre*, par son renversement de l'espace et la circulation mentale inédite qu'elle suscite.

Elle appartient également à la même « famille » de *ready-made* que *Gegen die Wand*, 2008 [Contre le mur] (salle 9) et que *Dumme Leiter*, 2007 [Echelle stupide] (salle 6), objets indispensables du quotidien, qui ont à voir avec l'architecture et le déplacement, et qui se retrouvent dépourvus de toute fonction.

Le détournement brut, voire brutal, des formes et des postures, souligne la métaphore de l'objet. Qu'est devenu le seuil, inhérent à la notion de porte ? Quel passage possible ? Quel franchissement d'un intérieur vers un extérieur ou inversement ? Le sous-titre de la sculpture confirme son effet d'anthropomorphisme stylisé : un corps au sol, contrarié, inepte.

salle 9

République, 2010

Rampe d'escalier couchée issue de l'atelier de l'artiste, *République* est une structure de métal et de bois qui semble repliée sur elle-même. Elle repose en partie sur des éléments de plâtre qui sont eux-mêmes juxtaposés deux par deux. Placée au centre de l'un des axes de circulation les plus empruntés de l'espace de l'IAC, elle en obstrue en partie le passage. Le mur à l'arrière de l'objet est percé de seize empreintes de carottages identiques qui révèlent au regard du visiteur la structure architecturale du bâtiment.

D'une autre manière que *Meterriss*, la présence de cet objet et les trouées qui l'accompagnent mettent en tension le lieu dans un jeu de destruction des murs factices, de révélation de l'architecture d'origine, d'ouverture sur l'extérieur et d'occupation de l'espace vide. Une nouvelle fois tenu à distance, le corps du visiteur se confronte à cet objet du quotidien dont la fonction première de degrés pour accéder à un niveau supérieur est ici détournée. De la verticalité à l'horizontalité, du passage à l'obstruction, l'élément architectural de circulation s'impose désormais comme une sculpture monumentale sur ses piédestaux de fortune arrachés au *white cube*.

Les escaliers sont des objets sans cesse revisités par Hans Schabus. Qu'il s'agisse des anciens degrés en colimaçon du chalet de ses parents, intitulé *Du principe de l'espoir quand on creuse un tunnel*, ou des escaliers labyrinthiques inspirés de croquis du Piranèse (XVIIIe siècle) portant sa montagne de bois à Venise en 2005, ces structures de déplacement cristallisent les sujets de préoccupation de l'artiste : les notions de cheminement et de

déambulation, les symboliques du seuil entre deux lieux et, comme la *République*, les systèmes complexes d'enchevêtrement d'une organisation hiérarchisée des espaces et des corps.

Leck mich am Arsch, 2006 [Va te faire foutre]

Présenté pour la première fois sur un mode vertical, un tapis, qui, déroulé, atteindrait six mètres de long et révélerait l'assemblage hétéroclite et bigarré de fragments de tissus, est installé dans un angle de l'espace d'exposition. Réalisé sur le mode du patchwork assemblé traditionnel, qui coud entre elles des chutes de tissus déjà utilisés, le tapis de Hans Schabus est fait à partir de ses vieux vêtements.

On retrouve ici une pratique récurrente de l'artiste, qui consiste à extraire des éléments de leur contexte d'origine, pour en changer la forme et les réorganiser différemment. C'est aussi une manière, une fois de plus, de conserver les traces d'une histoire (un corps, des mouvements, une vie...), voire de les recycler.

Sculpteur, Hans Schabus s'intéresse de près aux relations du corps à son environnement, son volume, son déplacement dans l'espace, ses sensations physiques... L'artiste interroge notre rapport à l'espace, en tant que « lieu pratiqué » (Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1990), en tant que monde que l'on explore, que l'on transforme, dans lequel on peut se déployer, ou au contraire se recroqueviller. De par sa nature et sa texture, le tapis oscille du volume cylindrique (sculpture) au support plan. Enroulé, il semble stocker l'histoire de l'artiste, prêt au déplacement, voire au déménagement. Le tapis peut se dérouler et donner à voir une sorte de puzzle

inversé, chaque fragment contenant toute une composition possible, une mémoire. Le titre, provocateur, renvoie à plusieurs lectures possibles : de la « carpette » de l'objet servile, dont la fonction est toujours d'épouser des sols foulés, au dépassement ironique de son propre fétichisme (quel que soit leur usage, les vêtements sont toujours plus directement charnels que symboliques), en passant par une « remise à niveau » salubre de la condition humaine (car comme disait Montaigne : « Au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis que sur notre cul » !).

Gegen die Wand, 2008 [Contre le mur]

Gegen die Wand est une fenêtre borgne dont la vitre est brisée. L'objet est apposé contre l'un des murs de la salle d'exposition. Sortie de son contexte d'origine, cette fenêtre s'inscrit dans la tradition des *ready-made*: un objet trouvé dont la forme ne présente aucun intérêt particulier mais qui est pourtant déplacé symboliquement de la réalité vers l'espace artistique.

Par cette poétique de la récupération, Hans Schabus interroge cet objet du quotidien devenu inutile, une relique qui recèle différents niveaux d'appréciations culturelles et sémantiques.

La fenêtre (« ouverte sur le monde », Léon Battista Alberti, *De pictura*, 1435) est depuis la Renaissance une métaphore courante dans l'art, liée à la conscience et à la connaissance de soi et de ce qui nous entoure. Ici, l'effet de *veduta* est réduit à néant. La brisure du verre, dans le cas précis de l'œuvre d'Hans Schabus, altère la vision du spectateur: la transparence n'est pas totale, le regard doit faire face à des obstacles, trébucher, pour percevoir ce que le cadre délimite. Pourtant, dans tous les cas, le visiteur se heurte au mur blanc, en référence à l'expression

allemande « la course contre le mur » qui désigne une entreprise vouée à l'échec (équivalent de la formule française « aller droit dans le mur »).

Mise en évidence d'un certain aveuglement du visiteur ou volonté de l'artiste d'engendrer un regard plus lucide, *Gegen die Wand* suscite une réflexion sur l'espace d'exposition : sa manière de mettre en scène les œuvres et les corps, son rapport à l'extérieur et au réel.

salle 10

***Der Letzter Dreck, 2007* [L'ultime saleté]**

Le titre de l'œuvre désigne littéralement ce qui est présenté. Au sol, un petit tas de déchets est amoncelé : un agglomérat formé d'une épaisse poussière, enveloppant des morceaux de carton, de plastique, la boîte d'une pellicule photo, quelques mégots... L'ensemble provient de l'ancien atelier d'Hans Schabus, et a été récupéré lors du dernier coup de balai passé avant le départ définitif de l'artiste, lorsqu'il s'est agi de laisser place nette.

Letzter Dreck, c'est aussi l'expression que l'on utilise pour parler de l'écume : cette trace qui, après différents passages, mouvements et actes éphémères, apparaît comme le témoignage physique de l'investissement d'un site.

Rendant compte simultanément de l'occupation passée d'un lieu et de l'élaboration d'une production artistique par le biais du rebut, *Der Letzter Dreck* évoque, de manière indicielle, les réalisations antérieures de l'artiste. Dans le cadre de l'exposition, l'œuvre se trouve être l'objet d'une transfiguration : de cette somme de matière négligeable jaillit un matériau précieux, artistique.

local technique

***East River, New York, March 26th 2002, 2002* [East River, New York, 26 mars 2002]**

***Main Frankfurt, 17 Mai 2002, 2002* [Francfort sur le Main, 17 mai 2002]**

***Bodensee, Bregenz, 9 November 2004, 2004* [Lac de Constance, Bregenz, 9 novembre 2004]**

***Mare Adriatico, Venezia, 13 Maggio 2005, 2005* [Mer Adriatique, Venise, 13 mai 2005]**

***Europahaven, Rotterdam, 17 juni 2009, 2009* [Europahaven, Rotterdam, 17 juin 2009]**

Lors de son exposition *Astronaut* à la Sécession de Vienne en 2003, Hans Schabus avait présenté une vidéo, *Western* (2002), où l'on voit l'artiste dans un petit voilier bricolé nommé « forlorn » (« vain ») faire une promenade à travers les égouts de Vienne. Avec ce travail, Schabus se réfère à Bas Jan Ader, un artiste néerlandais conceptuel des années 70, qui a disparu sans laisser de traces en traversant l'Atlantique dans un petit bateau.

« Comme Bas Jan Ader, je cherche à réaliser des projets qui sont sensibles, poétiques et même poignants. »

Intéressé par le voyage, les notions de points de départ et d'arrivée, de destination et d'expérience d'un cheminement, Hans Schabus a réutilisé son voilier – construit selon les plans de l'Optimiste, un dériveur commercialisé pour la première fois dans les années 50 aux Etats-Unis – pour créer une fiction où il accoste dans différentes villes.

salle 11

Béton, 2008

Présentée au fond d'un corridor, *Béton* est une vidéo mettant en scène Hans Schabus dans son atelier. Espace de travail et de réflexion encombré de divers objets (ouvrages, ordinateurs, mobiliers, outils), le studio de l'artiste présente une excavation que ce dernier s'attache à combler. Le plan fixe d'une quarantaine de minutes montre ainsi les différentes étapes du travail du béton : installation des granulats, composition du coulis (mélange fluide de ciment et d'eau) et modelage à la truelle de la matière ainsi constituée. Ce « royaume de l'expérience » qu'est l'atelier pour Hans Schabus, sert d'« espace-cerveau » à la présentation du travail solitaire et minutieux du sculpteur : préparer la matière, remplir, étaler, tasser et harmoniser.

Lors des dernières minutes de la vidéo, alors qu'Hans Schabus sort à plusieurs reprises du champ de la caméra, il apparaît plus précisément que l'objet de *Béton* est cette trace laissée au sol par le remplissage du trou énigmatique. Il s'agit du *Puits de Babel*, tunnel de 5 m de profondeur réalisé en 2003 par l'artiste afin de rejoindre depuis son atelier les canalisations souterraines viennoises lors de l'exposition *Astronaut* à la Sécession de Vienne.

Alors que le visiteur est physiquement plongé dans un couloir qui peut évoquer l'entrée d'un puits, Hans Schabus referme la béance de son studio lors de son déménagement, geste symbolique de l'effacement de son passage et d'une forme de renoncement. Cependant, comme avec *Der Letzter Dreck* (salle 10), l'objet artistique constitue un prétexte pour conserver une trace de son expérience au sein de cet atelier.

La série de cinq photographies le montre toujours selon le même point de vue, dans ces différentes destinations : de dos, solitaire dans son bateau, portant une chemise à carreaux rouges et tourné vers la rive qui dessine différentes architectures, plus ou moins reconnaissables, selon les villes. D'une image à l'autre, les variations dépendent donc de la configuration portuaire et des conditions météorologiques : New York dans la brume, Francfort dans une clarté ensoleillée, Bregenz sous les nuages, Venise pointilliste et vaporeuse, et Rotterdam grise, industrielle. Décentré dans le plan de l'image, l'artiste en navigateur solitaire confronte sa frêle esquisse et son entreprise anti-héroïque à la vastitude des paysages maritimes et urbains.

Cette série de photographies de Hans Schabus, avec le projet artistique qui la sous-tend, ne renie pas sa filiation avec une certaine histoire de l'art, celle de la peinture romantique allemande de paysage du 19^e siècle, qui soulignait la solitude et l'impuissance de l'homme face à la grandeur de la nature, et qui envisageait le paysage ou les pérégrinations avant tout comme l'expression d'un état d'âme (cf. Caspar David Friedrich, *Voyageur contemplant une mer de nuages*, 1818 ; Arnold Böcklin, *L'Île des Morts*, années 1880...).

salle 12

Auf der Suche nach der endlosen Säule (zwischenbrücken), 2010 [A la recherche de la colonne sans fin (entre des ponts)]

Sans titre, 2008

Auf der Suche nach der endlosen Säule (Following the Santa Fe Trail), 2007 [A la recherche de la colonne sans fin (suivant la piste de Santa Fe)]

Deserted conquest (New Mexico map), 2007 [Conquête abandonnée (Nouvelle carte du Mexique)]

Mobile Home (six pack), 2007 [Mobile Home (pack de bière)]

Auf der Suche nach der endlosen Säule (Atlantik), 2006 [A la recherche de la colonne sans fin (Atlantique)]

Auf der Suche nach der endlosen Säule (Polen), 2004 [A la recherche de la colonne sans fin (Pologne)]

Auf der Suche nach der endlosen Säule (LA River), 2004 [A la recherche de la colonne sans fin (Rivière de Los Angeles)]

Erschließungsplan für Schacht von Babel - Atelierbergwerk, 2004 [Plan de développement du Puits de Babel – Atelier mine]

La salle est organisée de manière à présenter plusieurs aspects du travail topographique d'Hans Schabus. Proposant une mise à plat, littérale, de ses projets, l'artiste investit un large pan de mur pour croiser des cartes, relevés, schémas, etc. Il dévoile par là même son approche des sites – rigoureuse, presque scientifique – et laisse paraître,

de cette collecte d'information, divers éléments ayant trait à l'exploration d'un territoire. Dès lors, cette présentation peut être rapprochée du travail en atelier, essentiel à la constitution de l'œuvre d'Hans Schabus : un lieu où se croisent l'approche conceptuelle et l'anticipation d'une expérimentation physique ; un entre-deux nécessaire à l'élaboration d'un itinéraire, dont l'exploitation précède l'activation plastique des sites. Les huit cartes ainsi exposées peuvent être répertoriées sous deux grands ensembles, correspondant chacun à des projets spécifiquement élaborés à partir d'informations liées au territoire.

Le premier ensemble, réunion d'œuvres des séries *La recherche de la Colonne sans fin* et *Conquête Abandonnée* donne à voir plusieurs cartes géographiques mises sous verre. En faisant explicitement référence à l'œuvre de Constantin Brancusi, Hans Schabus transpose l'élévation verticale des colonnes de l'artiste roumain à une quête horizontale, étendue à la surface du territoire. Pareillement marquée par sa dimension vaine, l'entreprise est avant tout à entendre comme une tentative d'extraction et d'apposition de données en prévision de la confrontation au site.

Les deux cartes de grands formats recomposées au centre de l'assemblage (*Zwischenbrücken* (2010) et *Los Angeles River* (2004)), rapprochent ainsi des éléments topographiques objectifs à des notes en tout genre portées par l'artiste (photos des lieux traversés, itinéraire à suivre pour se rendre à un point x, etc.). Le second ensemble, lui, brouille davantage les pistes et introduit une digression (auto)fictionnelle à partir des informations liées au site. Le cadre géographique préalable sera alors successivement effacé – une carte vierge *Sans Titre* (2008), dont il ne reste que la légende pour repère, est censée être le

plan de la ville de naissance de l'artiste – ou fantasmé – comme dans ce projet tiré du *Puits de Babel* lorsque, depuis l'atelier, part un réseau connexe d'installations souterraines reliant différentes villes d'Europe.

Enfin, la sérigraphie *Mobile Home (six pack)* (2007) renvoie à l'exploration de l'ouest américain en décrivant un improbable plan à partir du carton déplié d'un pack de bières.

Contrepoint théorique à la chaîne lacérant la partie centrale de l'espace d'exposition, cette installation oppose la réalité abstraite des indications topographiques à la mise à l'épreuve du lieu, son exploitation concrète.

La Repubblica, 2005

Sculpture au sol, *La Repubblica* se compose d'un assemblage d'éléments en bois numérotés et scotchés par endroit, à la manière d'un puzzle inachevé. Le dessin labyrinthique de l'ensemble peut évoquer une forme abstraite à structure géométrisante, une architecture, un plan ou encore un schéma de circulation.

En effet, cette sculpture concrétise les directions des accès dans le pavillon autrichien de la Biennale de Venise, qu'Hans Schabus a privé de sa façade en 2005, afin de l'envelopper d'une structure montagnaise en bois intitulée *The Last Land*. En matérialisant les axes de circulation du pavillon (1932) de l'architecte Josef Hoffmann (1870-1956), co-fondateur de la Sécession viennoise avec Gustav Klimt en 1897, l'artiste rend hommage à l'un des initiateurs de l'architecture moderniste dont le travail sur l'espace architectural tendait vers une libération du carcan académique et une épure plastique par les formes géométriques. On peut y voir également une réminiscence des représentations carcérales tortueuses du Piranèse.

La *Repubblica* (étymologiquement « chose publique ») est une matérialisation des axes qui peuvent être empruntés par tous au sein du lieu public. Libéré de sa façade, de ses murs, de son enveloppe, ce cheminement peut alors être reproduit dans n'importe quel espace vide, physique ou mental.

librairie

Vogeltränke (to cast one's mind back into the mould), 1998 - 2008 [Abreuvoir à oiseaux (se souvenir du moule)]

Objet en fonte rempli d'eau et posé au sol, *Vogeltränke* est désigné par son titre comme un abreuvoir destiné aux oiseaux. La forme particulière, l'aspect non fini de l'ensemble, les aspérités du matériau, convoquent les notions de moules et de matrices qui renvoient ainsi au geste de la sculpture.

Cette œuvre s'inscrit, par ailleurs, dans la tradition sculpturale du masque mortuaire, moulage de l'empreinte en creux du visage d'une personne, vivante ou morte, qui permet de conserver un « portrait » (un souvenir) en volume de celle-ci. Intrigué par les notions de seuil, de limite, Hans Schabus a tenté de mouler son visage pour réaliser un masque funéraire, objet cristallisant le basculement de la vie à la mort, du présent éphémère à l'éternité. Cependant, ne menant pas l'expérience à son terme, l'artiste choisit d'employer une partie de cette réalisation avortée, matière modelée de l'arrière de son crâne désormais inerte, pour lui insuffler une nouvelle énergie, lui attribuer une autre fonction, tout aussi vaine.

INFORMATIONS PRATIQUES

HANS SCHABUS *Nichts Geht Mehr*

Exposition du 25 février au 24 avril 2011

OUVERTURE

du mercredi au dimanche de 13h à 19h

Visites commentées gratuites

le samedi et le dimanche à 15 heures et sur rendez-vous

ACCÈS

Bus C3 (arrêt Institut d'art contemporain)

Bus 99 (arrêt Ferrandière)

Métro ligne A (arrêt République)

Station vélo'v à 1 minute à pied

L'Institut d'art contemporain est situé

à 10 minutes de la gare Lyon Part-Dieu

TARIFS

• plein tarif : 4€ • tarif réduit : 2,50€

CENTRE DE DOCUMENTATION

sur rendez-vous

LIBRAIRIE

spécialisée en art contemporain,

accessible aux horaires d'ouverture des expositions

L'institut d'art contemporain bénéficie de l'aide du Ministère de la culture et de la communication (DRAC Rhône-Alpes), du Conseil régional Rhône-Alpes et de la Ville de Villeurbanne

INSTITUT D'ART CONTEMPORAIN

Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

tél. +33 (0)4 78 03 47 00
fax +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu